

UNE DIZAINE DE MORTS

d'après Michael Ondaatje

MORT I

SONG 1 - "Billy" (Bob Dylan)

X

There's guns across the river about to pound you
Lawmen on your trail like to surround you
Bounty hunters dancing all around you
'Cause Billy they don't like you to be so free

Camping out at night on the verandah
Walking in the streets by the hacienda
Up to boot hill they'd like to send ya
Billy don't you turn your back on me

They say that Pat Garrett's got your number
So sleep with one eye open when you slumber
Every little sound just might be thunder
Thunder from the barrel of his gun

The business men in Taos want you to go down
So they hired Mr. Garrettt to force you to slow down
Billy don't it make you feel kinda low down
To be hunted by the man who was your friend

Spend the night with some sweet señorita
Into her dark hallway she might lead ya
Up on the mesa she might greet ya
Billy you're so far away from home

Hang on to your woman if you got one
Remember in El Paso once you shot one
Up in Santa Fe you bought one
It's been so long it's been so long

Maybe you will find yourself tomorrow
Drinking in some bar to hide your sorrow
Spending the time that you borrow
figuring a way to get back home

Z - La mort de William Bonney dit "Billy the Kid".

(Billy the Kid, œuvres complètes)

X – Le bruit qui monte. De plus en plus fort. Qui se répercute dans la chambre. Mes oreilles qui saisissent le bourdonnement brûlant des mouches lâchées à travers la pièce. La paille du matelas sous Pete Maxwell qui s'agite, j'entends les brins froter les uns contre les autres. Et même le craquement intermittent du verre alors que la chaleur s'évapore de la fenêtre qui ouvre sur le noir du désert.

Et puis cette respiration, pas celle de Maxwell mais celle de *l'autre*. Ce souffle, noir, qui monte à travers le nez, descend dans le ventre, s'enroule sur lui-même, remonte comme une fontaine qui se répand entre ses dents...
X, Y, Z – Sss sssssssssssss...

B – Attends ! Attends ! J'essaye de m'y retrouver... Quand est-ce que c'est arrivé ?

Z – 1881. Tu n'étais pas encore né. Pas plus que ton père et ta mère. Même ta grand-mère Lalla n'était pas encore née.

B – Mais si ! En 1881 elle avait deux ans, voyons.

Z – Soit. Mais c'est tellement loin tout ça.

B – Et c'était où ?

Z – Oh là là... Même pas ici. C'était en Amérique. Ça se passe au Nouveau-Mexique.

Y – C'était pas au Texas ?

Z – Non, non. Le Nouveau-Mexique. *Près* du Texas, si tu veux.

Y – Il avait quel âge déjà ?

Z – 21 ans, soi-disant. Et, soi-disant, il avait tué 21 hommes.

Y – Pourquoi soi-disant ?

Z – Oh tu sais... ce genre de chose. Tellement d'histoires et de versions différentes – des romans de quatre sous, des légendes, des films... Robert Taylor, Paul Newman, Kris Kristofferson et Val Kilmer l'ont joué. Ry Cooder et Bob Dylan l'ont chanté, enfin, difficile de s'y retrouver.

Y – On l'a abattu chez son copain Pete Maxwell, non ? Oui, ça, on le sait...

Z – MMMmmmmmm. Les dernières minutes. Dans un minuit de Texas...

Y – A ha ! Tu vois ? Tu as dit "Nouveau-Mexique" mais l'écrivain dit "Texas".

Z – Non, c'est le *poète* qui le dit. Il décrit le minuit en question, c'est tout.

"Texas" lui sert d'adjectif. C'est de la poésie. Tu ne peux pas chercher des poux à la poésie ! Alors... Un minuit de Texas. Une grande place, un puits et des seaux au centre. Vers le puits s'avancent à cheval Pat Garrett et les adjoints Poe et Mackinnon, ralentissant... Mettent doucement pied à terre, ils laissent les chevaux pour se diriger vers la grande cabane qui est la chambre de Maxwell. Ils passent devant le chien.

Y – Garrett est là pour demander à Pete Maxwell où il croit que Billy se cache – dans quelle partie du territoire... Il laisse ses adjoints, jette son cigare d'une chiquenaude et entre dans la pièce obscure où dort Maxwell... *Pendant ce temps...*

Z – Billy est à quelques pas de là en train de boire avec Celsa Gutterrez. Il est arrivé il y a environ une heure, il ne porte que son pantalon et ses pistolets... nuit chaude. Ils décident, ensemble, qu'elle va lui préparer quelque chose à manger et il propose d'aller couper un morceau de viande. Pied nus, un couteau à la main gauche, il se dirige vers la glacière. En passant devant la chambre de Pete Maxwell il voit les deux hommes dehors.

X – *¿Quien es?*

Z – Ils ne répondent pas. La question encore.

X – *¿Quien es?*

Z – Pas de réponse. Billy recule, entre dans la chambre de Pete Maxwell et s'avance vers le sommeil de son ami.

Y – Dans la chambre obscure, Pat Garrett a réveillé Maxwell et l'interroge sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits. En fait, quand Billy entre, Garrett est accroupi à côté du lit.

X – *¿Quienes son esos hombres afuera, Pete ?*

Y – Garrett reconnaît la voix. Il fait l'unique geste qui va le sauver : doucement, avec ses longues jambes, il passe par-dessus Maxwell et se glisse dans le lit. Le fusil à la main il scrute l'obscurité pour essayer de distinguer la silhouette qui s'approche. Billy se déplace pieds nus et redemande :

X – *¿Quienes son esos hombres afuera?*

Z – Maxwell ne dit pas un mot. Il sent le canon du fusil de Garrett appuyé contre sa joue. Billy secoue Maxwell par l'épaule puis il entend la respiration de l'autre. Comme la seule femme au ranch en dehors de Celsa Gutterrez est Paulita Maxwell – la sœur de Pete – il ne sait pas quoi penser.

X – Paulita ?

Z – Pete Maxwell laisse échapper un petit rire nerveux chargé de peur mais que Billy prend pour l'embarras.

X – Paulita ! Oh merde, c'est pas vrai.

Z – Il se penche de nouveau, promène la main sur le lit et rencontre les bottes d'un homme.

X – Oh mon dieu, Pete, *¿quien es?*

Y – Il recule de quelques pas, stupéfait. Garrett est sur le point d'éclater de rire alors il fait feu, laissant sur le visage de Maxwell une cicatrice de brûlure de poudre qu'il gardera toute sa vie...

X

La fin de tout ça, étendu contre le mur
la balle démangeaison figée dans ma tête
des oranges qui roulent à travers la pièce ET JE SAIS JE SAIS
c'est mon cerveau qui sort comme de l'herbe rouge
Et la voix de Garrett qui fait Billy Billy
et les deux autres qui dansent la ronde
qui font on l'a eu on l'a eu le petit merdeux rapetissé...

XYZ

Pat Garrett
m'a coupé la tête
Le sang un collier sur moi toute ma vie

SONG 2 “Le Pauvre jeune William” (Ondaatje-traduction Hakola/Hakola)

X

Le pauvre jeune William ne fait plus la fête
avec un œil de poisson, avec un gloussement bête
avec des planètes de sang dans la tête
Le pauvre jeune William n'est plus en fait

Comme une rivière, le sang descendait
long comme le Texas descendait son côté
Comme de la tourbe en feu se levaient ses yeux
Et quand le sang a séché nous l'avons décrotté

Nous avons tiré le tuyau d'arrosage
ouvert l'eau, allongé l'homme à plat
Ce qui s'arrachait, on n'a pas fait usage
sa tête était petite, moins grande qu'un rat

J'ai eu les balles, les ai fait sourire
au *Texas Star* je les ai vendues
Ils les ont pesées, les ont alignées
les ont prises en photo sur un beau tissu

Le pauvre jeune William ne fait plus la fête
avec un œil de poisson, avec un gloussement bête
avec des planètes de sang dans la tête
Le pauvre jeune William n'est plus en fait

MORT II

Z – La mort du Buddy Bolden, le trompettiste

(*Buddy Bolden, une légende*)

Y – À l'époque tout le monde devenait célèbre. Le jazz appartenait désormais à l'histoire. Les gens des bibliothèques faisaient des enregistrements et des interviews. Je n'ai jamais voulu parler de Buddy. Je ne savais pas quoi dire. Il avait tout ce talent et toute cette sagesse qu'il avait volés et appris des gens et il a tout fracassé, comme se fracasse un pain de glace qui tombe d'un camion sur la route... Devenu fou devant ses enfants et tout le monde...

B – Attends ! Attends ! Quand est-ce que c'est arrivé ? J'essaye de m'y retrouver.

Z - Il est mort en novembre 1931, dans l'asile d'aliénés de l'État de Louisiane. Tu n'étais pas encore né. Mais tes parents, eux, se sont mariés cinq mois plus tard en avril 1932.

Y - Oh mon Dieu tes parents ! Qu'est-ce qu'ils étaient beaux ensemble !

B - En 32...

Z - Oui. À Colombo, c'était la mousson et les lépreux faisaient la grève de la faim. Les gros titres des journaux claironnaient : "On a retrouvé le bébé Lindbergh. Un cadavre !" Adèle, la sœur de Fred Astaire, s'était mariée, et le treizième président de la République française allait se faire assassiner par un Russe. Une canette de bière coûtait une roupie et il y avait d'inquiétantes rumeurs selon lesquelles les dames joueraient en short à Wimbledon.

Y - En Amérique, une femme du Kansas a divorcé parce que son époux refusait de la laisser vivre auprès du mausolée de son idole Valentino. Et C.B. Cochran, le célèbre imprésario, disait que "la jeune fille moderne idéale, la Vénus d'aujourd'hui, ne devrait être ni maigre ni potelée, elle devrait avoir la ligne du lévrier".

B - Mais le trompettiste ? Buddy Bolden !

Z - Mort, on t'a dit. Comme tout le monde. Et fou...

B - Comment ça fou ?

Y - Dans la parade. En 1907. Il a perdu la raison en jouant avec le Brass Band de Henry Allen à La Nouvelle-Orléans.

Z - Certains ont dit qu'il était devenu fou en voulant jouer la musique du diable en même temps que les hymnes, et de son côté Armstrong a raconté aux historiens qu'il était devenu fou en jouant trop fort et trop souvent ivre de manière trop effrénée. Les excès ont obscurci la page. Mais l'apothéose, ou bien la fin de sa musique et le début de sa mort, c'était la parade...

Y - Oh cette parade... Seigneur Jésus...

"Passing wet chicory that lies in the fields like the sky"

X - Dans mon corps... quelque chose est tombé et je n'entends plus la musique que je joue. Notes de plus en plus rapprochées. Cette fille, seule maintenant, qui reflète ma gorge dans sa danse, frappe chacune des notes de son corps avant même qu'elles jaillissent et ainsi je sais, par elle, ce que je fais. Mon dieu c'était pour ça que je voulais jouer - cette grande chienne aux seins noirs qui rebondissent librement sous sa chemise légère mouillée de l'énergie qu'elle déploie et moi qui les fixe du regard du cornet braqué sur elle, et dieu la chaleur dans l'air, et elle qui glisse en tournoyant et ses mains fines serpentent dans ses cheveux exécutant une autre danse et puis ses bras levés - elle mesure plus de deux mètres - ses bras levés que je vise pour les ramener sur mon corps et la musique se prend dans ses cheveux, *c'est ce que je voulais*, depuis toujours, finie la solitude ! Mon corps entier monte dans ma gorge et j'accélère de nouveau et elle, exténuée, accélère aussi, une rivière de sueur descend vers sa taille et moi, tout le désir en moi est une

crampe, dur, cocaïne sur ma queue, éternel, car mon cœur est à ma gorge et il touche des notes lentes et pures dans la danse, la souffrance finale, attaque le dernier long cri pour le cracher et le laisser tousser et fuser pour qu'il la transperce – elle et tous ceux qui regardent – comme un javelot qui pénètre par le cerveau, jusqu'au ventre, sentir le sang, le vrai, monter en apportant un bagage d'énergie nouvelle qui déborde, qui gicle entre mes dents, elle est dans le cornet, mon dieu je peux pas arrêter mon dieu je peux pas l'arrêter je peux pas arrêter le souffle, la force rouge qui monte je peux pas l'ôter de ma bouche, je peux pas reprendre de l'air, elle s'épanouit en moi mon dieu je peux pas l'étouffer la musique qui se déverse, une violence âpre que je n'ai jamais touchée, regardez-la écoutez-la ! écoutez-la ! je ne vois pas JE NE VOIS PLUS. L'air qui flotte au travers le sang vers la fille et le silence de la foule et je ne vois plus rien...

Z - Will Cornish qui le rattrape au moment où il tombe vers la foule, qui le couvre, qui voit le rouge sur la chemise blanche et qui soulève le cornet et voit le sang en jaillir tandis qu'il finit par arracher le métal au rude baiser de la bouche.

X - ... Ce que je voulais.

SONG 3 - “Let Him Blow (Passing Wet Chicory)” (Hakola)

MORTS III et IV

Y - La mort de la bonne sœur et d'Alice Gull, l'actrice

(La Peau d'un lion)

B - Attends ! Attends ! J'essaye de m'y retrouver. Quand est-ce que c'est arrivé ?

Z - Tu n'étais pas encore né. Tes parents ne se connaissaient pas encore. Mille neuf cent dix quelque chose... pendant la grande guerre ou juste après...

Y - Avril 1917...

B - 1917. Et c'était où ?

Z - Oh là là... Loin encore. Au Canada. À Toronto. La bonne sœur est morte, pour ainsi dire, pour qu'Alice Gull la femme, l'actrice, puisse vivre.

A - Qu'est-ce que ça veut dire ?

Z - Je sais, je sais, on mettrait une histoire comme ça dans un roman et personne n'y croirait. La bonne sœur, elle est tombée d'un pont qu'ils construisaient à Toronto...

X - *Look !*

Y – Sur le pont, dans la nuit... marchaient cinq religieuses.

Z – Sur le pont, dans la nuit, le vent s'en prenait aux corps. Les religieuses passaient devant un premier groupe d'ouvriers qui se chauffaient autour d'un feu. Le bus avait dû les déposer près de Castle Frank et, en étant un peu déboussolées dans l'obscurité et tout en bavardant gaiement, elles avaient dû se tromper de direction et franchir la barrière pour se retrouver dans un paysage dont elles ignoraient l'existence. Il y avait une mule attachée à un wagon. Le sifflement et les sursauts des machines et l'odeur de créosote.

Y – Les religieuses s'approchaient du milieu du pont lorsque le vent se mit à les éparpiller. Jetées contre les bétonnières et les pelles à vapeur, elle rebondissaient d'un côté à l'autre. Quelques uns des hommes les ont rattrapées et ont passé des sangles en cuir par leurs épaules, mais il en restait une encore en liberté...

X – *Look !*

Z – Rowland Harris, délégué aux Travaux publics, l'instigateur de ce remue-ménage monumental, regardait, impuissant à l'autre bout, alors qu'une des religieuses était soulevée par le vent et jetée contre les compresseurs. Elle se relevait, chancelante, puis le vent la tirait latéralement, la faisant glisser sur le béton avant de l'expédier tout simplement par-dessus le bord du pont. Elle a disparu dans la nuit, dans la longue profondeur des airs qui ne contenaient rien, sinon un rivet ou un marteau lâchés dans la journée.

Y – Le pire, l'incroyable, était arrivé. Une religieuse était tombée du viaduc du Prince Edward avant même qu'il soit terminé. Le délégué Harris fixait longuement le chemin dément. Son premier né, ce pont, et déjà assassin.

Z – L'homme dans les airs, sous l'arche centrale, il est célèbre sur le pont. On lui offre les travaux les plus périlleux et il les accepte. L'homme dans les airs, ce casse-cou macédonien, voit la silhouette tomber vers lui, sachant dans la même seconde que sa corde ne supportera pas eux deux. Il tend le bras pour attraper cette silhouette tandis que son autre main s'agrippe à un tuyau de métal afin de diminuer la secousse sur la corde. Le poids additionnel lui démet l'épaule du bras accroché au tuyau et il hurle...

Y – Il a hurlé, oui, de sorte que quiconque l'aurait entendu en haut aurait pensé que le cri venait de la silhouette tombante. Son bras droit n'était plus que douleur à présent, mais la synchronisation de sa main gauche avait été parfaite – la grâce de l'habitude – et il s'est trouvé la seconde d'après en train de serrer fortement la silhouette contre lui. Il voyait que c'était un oiseau habillé de noir, un visage blanc de fille. À deux, ils pendaient dans le harnais, pivotant au-dessus de la vallée, le bras droit de l'homme, cassé, en liberté sur le côté, l'autre tenant la femme. La femme aux yeux énormes, rivés au visage de Nicholas Temelcoff. Son sauveur.

X – *Hurlez, s'il vous plaît, madame...*

Y –... chuchotait-il, la douleur insoutenable. Elle ne pouvait pas parler mais ses yeux, fixés sur lui, brillaient le feu.

X – *Hurlez, s'il vous plaît.*

Y – Mais elle ne pouvait pas...

X – *Il nous faut nous balancer.*

Y – Le vent s'acharnait contre eux. Les deux étrangers, dans les bras l'un de l'autre, commençaient à se balancer pour de vrai, encore, jusqu'à ce qu'ils arrivent au niveau inférieur des chevrons par où la sortie semblait se dessiner.

Z – Elle était en état de choc, son visage lumineux comme celui d'une femme qui aurait la fièvre, son voile dégagé et ses cheveux courts exposés au vent long de la vallée. Mais une fois arrivés sur la passerelle, c'est l'homme qui était épuisé. Elle le tenait et marchait avec lui comme une amoureuse sur le parapet inférieur. Au-dessus, les autres se parlaient avec agitation. Encore attachées aux hommes, les femmes ne regardaient pas vers le rebord de pierre par où l'autre était passée, tombée dans l'obscurité. L'autre qui se cognait toujours dans les fenêtres, contre les chaises...

Y – Elle n'avait jamais de chance, disait-on.

Z – Un perroquet se tenait dans la cage près de la porte du restaurant Ohrida Lake, le restaurant vide où Nicholas Temelcoff l'a emmenée au milieu de la nuit pour boire un verre, ou deux, ou trois. Pour la douleur. Brandy. Brandy...

X – *Eh bien Alicia mon cœur...*

Z – disait-il à l'oiseau :

X – *...comment vas-tu ?*

Z – Le perroquet ne disait rien, regardait la femme qui se tenait au milieu de la pièce dans l'obscurité. Elle avait obligé l'homme à garder son bras raide, le poing serré, pour qu'elle puisse placer ses deux mains enlacées sous la sienne comme un étrier avant de tirer vers le haut d'un coup brusque qui l'a fait hurler une nouvelle fois, tirer avec toute la puissance de son corps gémissant comme si elle allait le soulever.

Y – Avant de l'attacher, d'immobiliser ce bras, qu'elle avait réussi à redresser, contre lui avec son voile.

Z – Oui...

Y – Ce qui les unit, ce n'est pas le geste qui avait sauvé la vie de la femme ; ce sont ces quelques moments après. Ces quelques verres. La chanson perdue à la radio. Ses quelques compliments nonchalants à la bonne sœur au sujet de sa beauté.

X – *J'adore vos cheveux...*

Y – Puis il avait appuyé sa tête contre le mur, fermé les yeux pendant trop longtemps et dormi.

Z - L'homme s'endort. La femme s'en va. Le perroquet, Alicia, observe son départ puis se tourne, se concentre sur l'homme endormi sur la chaise, le bras valide sur la table, la paume tournée vers le plafond comme s'il espérait l'aumône. La paume est calleuse et dure. La femme se souviendra de la rudesse de ses mains, du bruit qu'elles faisaient, comme du bois contre verre.

Y - Plus tard, avant de partir, l'homme, Nicholas Temelcoff, a jeté un coup d'œil derrière le bar et trouvé les quelques pans de l'habit noir qu'elle avait coupé pour s'en faire une jupe pour la rue.

SONG 4 - "The Bed of His Arms" (Hakola)

X

Once a nun, before she'd begun
to live like a woman, to burn like a sun
fell off a bridge, blowing in the wind
when from out of the abyss, a good arm pulled her in

A dare-devil bridge builder saved her instead
of letting her fall through the night to the dead
A dare-devil bridge builder with songs in his head
sacrificed his shoulder so he could hold her
gave up his shoulder to make up the bed

The bed of his arms, one ripped from its socket
Caught the girl dropping like a spent rocket
The bed of his arms arrested her dive
and the descending nun then ascended alive

A - Pardon mais... c'est plutôt comme ça qu'elle *aurait dû* mourir. Ce n'est pas une mort, ça.

Z - Si, c'est une mort. Aux yeux du monde, la bonne sœur est morte.

A - Oui mais la femme, non.

Z - Voilà : elle est revenue en tant qu'Alice Gull, qui n'était pas si malchanceuse que ça après tout.

Y - Ah mais si. Elle était parfaitement malchanceuse.

Z - Oh oui, c'est vrai... la femme, Alice Gull, est morte aussi...

Y - Et après avoir mis au monde l'enfant - Hana - qu'elle avait fait avec ce syndicaliste Finlandais qui a été assassiné dans le Nord avant même que l'enfant soit née.

Z - Oh oui. Effectivement, là, le destin ne lui a pas souri. Mais le plus grand manque de chance de cette pauvre âme, tout compte fait, c'était sa propre mort. La définitive. Quatorze ans après la chute du pont.

Y – Oh mon Dieu, quelle injustice ! Et après être tombée amoureuse de Patrick Lewis qui a adopté sa fille !

B – Attends ! Attends ! Tout ça, c'était quand ?

Y – Sa mort à elle ? Vers le début des années trente... Oui, c'est ça, c'était toujours juste avant le mariage de tes parents.

Z – Charlie Chaplin était à Ceylan à l'époque, tu sais. Il évitait toute publicité et on le voyait seulement lorsqu'il sortait pour étudier et photographier la danse kandyenne.

Y – Très bien, mais on est au Canada à présent... En 31... La fille, Hana, avait onze ans je crois.

Z – Et sa mère, Alice Gull, a été tuée par un anarchiste.

X – Non.

Z – Il s'agit de l'actrice, n'est-ce pas ?

X – Elle a joué, oui, dans les meetings. Je l'ai rencontrée dans un meeting.

Z – Quel meeting ? Qu'est-ce que vous me racontez ?

X – Et puis je l'ai perdue... Quelqu'un lui a filé le mauvais sac. Une erreur toute bête. Elle a pris le mauvais sac alors voilà, elle transportait de la dynamite avec un minuteur. Avec ce sac, elle marchait au milieu de la foule sur Danforth. Dieu sait ce qu'elle pensait transporter... J'ai plus envie d'en parler.

Z – Alors ça sera toujours un cauchemar.

X – Ça sera toujours un cauchemar de toute façon. Elle avait une phrase, un vieux dicton : “Dans la maison d'un homme riche, il y a nulle part où cracher sauf dans sa figure”.

Z – Diogène.

X – Je ne sais pas.

Z – Patrick, parlez-moi.

X – Ils m'ont trouvé à la tannerie, me hurlant ce qui était arrivé. L'histoire du sac avec la bombe à retardement... Et j'ai couru, couru... pas de tramways ce jour-là avec tout le chaos provoqué par les manifestations... J'ai attrapé son ami Nicolas Temelcoff en route pour qu'il m'aide à la retrouver. Nous avons couru tous les deux jusqu'à Danforth où elle était censée se trouver. Arrivés là-bas, je n'avais plus rien en moi pour crier : *Alice ! ...* Puis j'ai entendu l'explosion. Pas bien loin, assez proche pour avoir trouvé, ramassé et jeté ce sac n'importe où ailleurs dans la rue...

Y – La foule enfermée dans l'immobilité, les gens autour d'Alice repoussés à quelques mètres par le choc. Alice, pliée en deux, se tenant les côtes. Alice... ses yeux indélébiles, la blessure à son flanc... Patrick la berçait tendrement, il pouvait à peine la toucher sans la faire souffrir. Avant tout, il tenait ses yeux avec les siens, terrifié à l'idée qu'ils pouvaient se fermer le laissant à l'extérieur. Un œil s'est mis à clignoter, puis l'autre, comme s'ils bégayaient. Puis le sac, à trois mètres de là, a explosé encore une fois. Sans dégâts. Et quand il s'est retourné vers elle, ses yeux, à elle, étaient fermés. Patrick s'est

relevé, s'est mis à courir dans le couloir horrifié qui s'ouvrait dans la foule et il s'est heurté à quelque chose de solide : Nicholas Temelcoff – le visage ne tenant plus qu'à la formalité de deux larmes claires, deux petits carrosses d'argent – et ce même Nicholas Temelcoff, l'ancien constructeur casse-cou des ponts qui avait attrapé la nonne volante puis officié à l'arrivée d'Alice Gull dans ce monde, s'est dirigé vers le corps gisant de cette dernière.

SONG 4 – “The Bed of His Arms” bis

X

Her blue eyes were bigger than the moons they reflected
Her luck was unacanny as her death was deflected
Her cloth was black and her face it was white
as they swung through the airs of a bottomless night

Then the nun's all done and the woman appears
and goes after her habit with a pair of shears
carving out a skirt so she can still wear it
she calls herself Alice for a Balkan parrot
She gathers up her courage and scuttles her fears
kissing softly as a moth, before setting off,
the bridge builder who'd given her fourteen more years

The bed of his arms was clearly heaven sent
to the veiled bride of God to arrest her descent
For the bed of his arms, one from its socket torn,
killed the plummeting penguin and Alice Gull was born

MORT V

Y – La mort du Président Katugala

(Le Fantôme d'Anil)

Z – Comme elle est partie, Alice... ça me fait penser à la mort du Président Katugala. Lui aussi il est parti dans la rue lorsque...

B – Attends ! Attends ! J'essaye de m'y retrouver. Quand est-ce que c'est arrivé ?

Y – Oh là là. Bien après... Un jour des Héros de la nation. On est au Sri Lanka maintenant, en pleine guerre avec lui-même.

A – C'est encore une histoire de bombe alors...

Y – Ça, oui.

B – D'accord, mais dites-moi où.

Y – À Colombo, évidemment.

Z – Le président Katugala, l’air vieux, bien différent de son portrait sur les affiches géantes qui, à travers toute la ville, l’avaient idéalisé des années durant, était habillé d’une ample veste blanche et d’un sarong. Quand on voyait son image réelle, le visage émacié sous les cheveux blancs clairsemés, on éprouvait, en dépit de tout ce qu’il avait fait, un sentiment de compassion à son égard. Ces derniers jours, il avait été très tendu, comme s’il avait un présage, comme si quelque mécanisme qu’il ne contrôlait pas s’était mis en mouvement. Seulement, c’était le jour des Héros de la nation. Et chaque année à cette occasion, le “président argenté” allait à la rencontre du peuple... Il s’est arrêté près de Lipton Circus pour prononcer un petit discours.

Y – Moi, je portais un short en jean et une large chemise sous laquelle étaient dissimulés une rangée d’explosifs, deux piles Duracel et deux boutons bleus. Un pour ma main gauche, un pour ma droite, reliés aux explosifs par des fils. Le premier bouton armait la bombe. Quand on appuyait sur le second, la bombe explosait. Quatre bandes Velcro plaquaient contre mon corps, en plus de la dynamite, le poids appréciable de milliers de petits roulements à billes.

Z – Il existe quelques photos de Katugala prises durant la dernière demi-heure de sa vie, des photos classées dans un dossier appartenant à l’armée. Il y paraît fragile, soucieux, d’autant plus que, derrière lui, on voit sa silhouette géante, platonicienne, découpée dans un carton où il a l’air vif et animé, doté d’une épaisse chevelure blanche. Et un peu plus loin, on distingue le véhicule blindé dont il vient de descendre pour la dernière fois.

Y – Il a fallu que j’attende ce jour-là, celui où je serais sûr de trouver Katugala dans la rue. Autrement, je n’aurais jamais pu pénétrer en territoire présidentiel ainsi bardé d’explosifs et de roulements à billes.

Z – Chaque stylo de chaque poche était examiné.

Y – Oui. Je devais donc l’approcher dans un endroit public. Je n’étais pas seulement l’arme mais aussi le viseur. Mes propres yeux et mon corps étaient les lignes de foi du collimateur. J’avançais vers lui après avoir activé l’une des piles. Une lumière bleue allumée sous mes vêtements. Parvenu à cinq mètres de Katugala, j’ai pressé l’autre bouton.

Z – À quatre heures de l’après-midi, le jour des Héros de la nation, plus de cinquante personnes furent tuées sur le coup, mais la question principale était de savoir si le président avait été escamoté ou pas parce qu’on ne le retrouvait pas.

B – Où était-il ?

Z – Partout. Enfin... Les roulements à billes ont déchiqueté son corps où certains s’étaient logés tandis que d’autres l’ont traversé de part en part avant de retomber sur le macadam avec un fracas couvert par le bruit de l’explosion. C’est l’horreur de ce bruit que la plupart des gens qui ont survécu devaient se rappeler... Ce bruit, sinon, cette réplique à la Gulliver de

Katugala, transpercée de trous à travers lesquels filtraient les rayons du soleil, le tout entouré de morts. Des sympathisants politiques, un astrologue, trois policiers... À quelques mètres de là, la Range Rover blindée n'avait subi aucun dommage. Les vitres, intactes, étaient aspergées de sang. Le bras droit de Katugala reposait finalement sur le ventre du cadavre d'un des policiers.
Y – Des pots de lait caillé cassés jonchaient le trottoir... On a découvert sur le mur de l'immeuble d'en face des lambeaux de ma chair.

MORTS VI et VII

Z – Les morts de Katharine Clifton, épouse de Geoffrey Clifton, et du comte Ladislau de Almásy, amant de Katharine Clifton

(Le Patient anglais)

B – Mon Dieu...

Z – Oui...

A – Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ces gens ? Des bombes par ci, des bombes par là... Alice Gull, le président argenté...

Z – Et Patrick Lewis... Oui, c'est vrai. Même le père de Patrick Lewis était un spécialiste de dynamite chez eux dans la cambrousse d'Ontario.

Y – Sans parler du sapeur sikh – Kip, l'amant de Hana en Italie – et son Lord Suffolk, mort en Angleterre, le pauvre...

B – Attends ! Attends !

Y – Quoi encore ?

B – Hana... Tu parlais de Hana la fille d'Alice ? Elle est encore en vie ?

Y – J'en sais rien... En tout cas elle a grandi, même si elle avait perdu *et* son père *et* sa mère. Puis elle est partie à la guerre qui allait lui prendre son deuxième père...

B – Quoi ? Attends ! Quand est-ce que c'est arrivé ? J'essaie de... Quelle guerre ?

Z – La seconde, voyons. Infirmière, elle a atterri en 1945 dans une villa éventrée par les obus, un ancien couvent, en fait.

A – Ah ah, c'est à propos, n'est-ce pas ? Hana étant la fille d'une ancienne religieuse...

Z – Si tu veux... bref... On est donc en 1945 dans le Nord de l'Italie où elle s'occupait d'un seul patient – un homme brûlé, noir, carbonisé de la tête aux pieds ; un Hongrois qu'elle avait pris pour un Anglais et qui semble avoir travaillé pour les Allemands.

B – Les Allemands ? Mais pourquoi ?

Z – Afin de retrouver la femme qu'il aimait, paraît-il. Pour cela, paraît-il, il fallait aider l'espionnage allemand. Et il avait les moyens de les aider ; il avait été un des grands explorateurs du Sahara dans les années trente...

A – Le comte Ladislau de Almásy, grand nécrophile devant l'éternel.

Z – Pardon ?

A – Il l'avait cachée en 39, son amante blessée. Ça m'étonnerait qu'elle soit encore très chaude en 42.

Z – Deux secondes... La femme qu'il aimait – Katharine Clifton – eh bien, son mari était devenu fou de jalousie et il avait essayé de faucher le comte avec son avion, avant de tuer sa femme et lui-même en s'écrasant.

A – Sauf qu'il a raté son rival et, quand la poussière était tombée, même l'épouse du jeune Monsieur Clifton respirait toujours.

Z – En effet., donc... le rival a arraché le corps de Katharine à l'emprise de la ferraille de l'avion – et donc à l'emprise de son mari – et il l'a transportée jusqu'à la grotte des Nageurs.

A – Tout ça pour rien en plus, parce qu'ils avaient arrêté leur liaison depuis un moment déjà.

(X prend Y dans ses bras. La porte...)

Y – “Tu m'as tellement détestée,”

Z – elle lui murmure, essayant de faire passer sa voix à travers la douleur de ses blessures. Un poignet cassé. Des côtes brisées.

Y – “Tu étais affreux avec moi. C'était pour cela que mon mari a commencé à avoir des soupçons”.

A – Et trois ans plus tard... je répète pour ceux qui ça intéresserait : *trois ans plus tard...*

Z – En 1942, oui, elle était encore dans la grotte.

A – Oh là là, je parie qu'elle avait un bon petit creux.

Z – Chut ! Il était revenu pour elle comme il lui avait promis.

A – Enfin...

Y – “Il m'a portée comme un chevalier porterait son armure, jusqu'à l'avion enseveli, l'avion qu'il allait sortir du sable.”

A – Je parie que elle ne pesait pas bien lourd, la petite anglaise.

Z – Arrête !

Y – “Il m'a portée dans le cockpit, devant, a démarré le moteur et l'avion a repris vie. Puis nous glissions – des années trop tard – dans le ciel !”

(X et Y se mettent à danser)

Z – Le moteur a des ratés, comme s'il sautait un maillon, puis il y a son linceul, à elle, qui se déploie dans l'air bruyant du cockpit. Il baisse les yeux et voit l'huile couler sur ses genoux. Devant, une... branche se détache de son chemisier, à elle. D'acacia et d'os... À quelle hauteur sont-ils au-dessus de la terre ? À quelle profondeur sont-ils dans le ciel ? Le train d'atterrissage effleure le haut d'un palmier et il remonte... et l'huile se répand sur le siège, le corps de Katharine s'y glissant. Un étincelle d'un court-circuit et, ça y est, les brindilles à son genou, à elle, prennent feu. Il la tire sur le siège à côté de lui. Elle s'effondre. Les brindilles d'acacia, les branches qui formaient autrefois des bras se desserrant autour de lui. Des membres disparaissant dans l'aspiration de l'air... Il pilote un avion pourri. Une charogne. La toile

des ailes se déchire avec la vitesse. Il tente de soulever ses jambes qui trempent dans l'huile, mais elles sont si lourdes... Il est vieux. Soudain. Et fatigué de vivre sans elle. La femme traduite en feuilles et en brindilles. Il ne peut pas se reposer dans ses bras et lui faire confiance pour monter la garde toute la journée toute la nuit tandis qu'il dort. Il a personne... Le verre brisé au ciel comme une mâchoire au-dessus de lui, il se glisse dans le harnais du parachute saturé d'huile, se dégage du verre, le vent renvoyant son corps en arrière et il est dans les airs, brillant, sans savoir pourquoi il brille tant jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est en feu.

(X lâche Y, s'approche du micro)

SONG 5 – “La Ballade de Katharine et du comte” *(Hakola)*

X

Dans un reste de parachute, Katharine s'était enroulée
Dans un coin de la grotte, la femme blessée s'était traînée
Pour attendre le retour de son amant au sang bleu
Parti chercher secours dans le désert en feu

Trois ans plus tard l'amant est revenu comme promis
elle ne lui a pas fait de reproches, n'a poussé aucun cri
Elle ne lui a même pas demandé un mot d'excuses
pour les trois ans de retard à chercher sa belle muse

Aussi, ne lui dit-il pas qu'il avait été embauché
par le maréchal Rommel et les Boches à Tripoli
pour son savoir du Sahara et son bon accent anglais
oui, l'explorateur s'était mué en espion nazi

Sa dernière mission avait été d'emmener
un agent nommé Eppler en cachette au Caire
Avant la bataille d'El Alemein, son armée au sommet
Rommel comptait sur le comte et son savoir-faire

Le voyage était long et le voyage était dur
mais le comte l'impossible a finalement réussi
Après avoir installé sa charge en lieu sûr
c'est vers la grotte des Nageurs que le comte est reparti
Trois ans après il voulait réparer un oubli
Trois ans après il voulait ramasser sa chérie

Dans l'avion charogne avec son amante désintégrant
le comte tentait de s'envoler vers une fin moins navrante

Le comte tentait de se sauver par une réparation ultime
mais le salaire du péché, il l'a payé pour ses crimes
Éblouissant comme une comète, il fendait le ciel bleu
Parti chercher sa chérie, le comte a fini en feu

MORT VIII

Y – La mort de Sarath, archéologue sri lankais

(Le Fantôme d'Anil)

Z – Oh non, faut-il... Attends... faut-il vraiment ?

Y – Oui. Si on veut raconter les morts, je nous vois difficilement faire abstraction de celle de Sarath l'archéologue.

Z – Oui... d'accord.

Y – L'homme qui travaillait pour l'organisation des droits civils a apporté le vendredi le décompte hebdomadaire des victimes – les photos en noir et blanc encore humides presque, sept cette semaine. Visages cachés. Il les a posées sur le bureau de Gamini, le médecin, près de la fenêtre...

B – Attends ! Quand est-ce que c'est arrivé ? J'essaye de m'y retrouver.

Y – Pendant la guerre. La nôtre encore. Peut-être même le jour des Héros de la nation.

A – Encore ?

Z – On dirait, oui. Et moi, je trouve ça fort à propos.

Y – Gamini, le médecin, mettait son magnétophone en marche et commençait à décrire les blessures ainsi que leurs causes probables. Mais arrivé à la troisième photo, il a reconnu les cicatrices – les cicatrices innocentes. Les cicatrices innocentes de son frère Sarath. Il a jeté les rapports, dévalé un étage et pris le couloir un courant jusqu'à la salle. Il s'est mis à arracher les draps qui recouvraient les cadavres jusqu'à ce qu'il voie ce qu'il savait qu'il allait voir... Il y avait des choses à faire, des choses que lui, il pouvait faire peut-être. Il a ouvert l'armoire qui contenait les bandages, les attelles, les désinfectants. Il a commencé par frotter les marques brun foncé à l'aide d'une lotion. Il pouvait guérir son frère, redresser la jambe gauche tordue, faire face à chaque plaie comme s'il était vivant, comme si, en soignant les centaines de petits traumatismes, il terminerait par le ramener à la vie.

Z – La blessure cicatrisée au coude, tu l'as récoltée en tombant du vélo sur la colline de Kandy. Cette autre cicatrice, je te l'ai faite en te cognant avec un piquet de cricket. En tant que frères, on a appris à ne jamais se tourner le

dos l'un à l'autre. Et toi, tu avais toujours trop voulu jouer les grands frères. N'empêche, si j'avais été médecin à l'époque, j'aurais pu te recoudre avec plus de soin que le Dr Piachaud. On est trente ans après maintenant, Sarath. Il est tard dans l'après-midi – tout le monde est parti sauf moi, le parent que tu aimes le moins. Celui auprès de qui tu n'arrives jamais à te détendre ou te sentir en sécurité. Ton ombre malheureuse.

Y – Il existe des pietà de toutes sortes ; celle-ci était une pietà entre frères. Et tout ce que Gamini savait, c'était que s'il ne lui parlait pas maintenant, s'il ne s'assumait pas, son frère disparaîtrait de sa vie. Aussi se trouvait-il soumis au contrat de la pietà...

Z – J'ai ouvert la chemise de Sarath pour révéler sa poitrine. Une poitrine tendre. Pas dure et sauvage comme la mienne. C'était la poitrine généreuse d'un Ganesh. Et un ventre asiatique. La poitrine de quelqu'un qui, en sarong, se promènerait dans le jardin ou sur la véranda avec son thé et son journal... Sarath avait toujours évité la violence comme si aucune guerre n'avait jamais fait rage en lui mais, en même temps, aucun tunnel de lumières ne nous avait jamais reliés. On avait, au contraire, cherché et trouvé nos propres territoires : lui dans les champs inondés de soleil, en quête de pierres astrologiques, moi dans l'univers médiéval des urgences. Chacun plus à l'aise, plus libre, lorsqu'il n'avait pas conscience de l'autre... La poitrine de Sarath disait tout. C'était ce contre quoi j'avais lutté. Mais maintenant ce corps se reposait sans défenses sur le lit. Seulement un corps à présent, un corps qui n'était plus une opinion que je refusais d'admettre... Oh ! une marque comme celle faite par une lance. Une petite blessure, peu profonde dans la poitrine. Je l'ai nettoyée et je l'ai pansée.

Y – Gamini, le médecin, avait vu des cas où toutes les dents avaient été arrachées, le nez découpé, les yeux humiliés par des liquides, les oreilles pénétrées. C'était le visage que nos tortionnaires visaient dans certains cas. Ils pouvaient, forts de leur savoir-faire hideux, flairer toute trace de vanité. Mais ils n'avaient pas touché au visage de Sarath.

Z – La chemise qu'on lui avait passée était munie de manches géantes. Je savais pourquoi. Je les ai déchirées jusqu'aux poignets. Ses mains avaient été brisés en plusieurs endroits...

Y – Il faisait nuit à présent. La pièce semblait être remplie d'eau grise. Il s'est dirigé vers la porte, a touché l'interrupteur et sept plafonniers se sont allumés. Il est retourné s'asseoir au chevet de son frère.

Z – J'étais toujours là une heure plus tard quand on commençait à amener les corps suite à un attentat à la bombe quelque part en ville...

A – Pardon mais... Ce n'est pas... Vous n'avez pas raconté sa... Il est mort comment, Sarath ?

Y – Nous ne le savons pas exactement.

MORT IX

SONG 6 – “Martini Music” (*Villain/Texier*)

Y) La mort de David Grenier, pierre nageur

(*Un Air de famille*)

B – Attends ! Attends ! Quand est-ce que tout ça c'est arrivé ? J'essaye de m'y retrouver...

Z – Oh là là. Avant les guerres. Enfin, ta mère avait neuf ans. Hilden était là ainsi que ta grand-mère Lalla et David Grenier et sa femme Dickie, ta grand-tante.

B – Hilden... Il avait quel âge ?

Z – Oh... un peu plus de vingt ans.

B – Mais... tu disais avant qu'il était en train de dîner avec vous et avec ma mère...

Z – Non... oui.

Y – Plus tard.

Z – Plus tard, oui, Hilden, Trevor de Saram, ta mère et moi, nous étions parfaitement ivres. C'était un repas de mariage...

Y – Le mariage de Babette...

Z – Comment veux-tu que je me rappelle de tous ces mariages ? Je sais que Hilden fréquentait une bande pourrie de buveurs à l'époque, alors il s'était saoulé très vite et nous riions de la noyade de David Grenier.

B – Allô ?

Z – Nous riions de Lalla, ta grand-mère, parce qu'elle avait bien failli se noyer aussi. Tu vois, elle s'était fait prendre dans un courant et, au lieu de se battre, elle s'était tout bonnement laissée emporter vers le large pour finalement revenir dans un demi-cercle au point de départ.

Y – Elle prétendait avoir croisé des navires...

Z – Nous riions, donc, et alors Trevor s'est fâché et a provoqué Hilden en duel. Il ne supportait pas de voir tout le monde qui riaient et puis il y avait Hilden et Doris (ta mère) ivres qui – s'imaginait-il – flirtaient sans gêne.

Y – “En duel ? Mais pourquoi ?”

Z – ...a demandé ta mère.

Y – “Parce qu'il insinue des choses à ton sujet”.

Z – ...lui a répondu Trevor.

Y – “Mais c’est absurde. J’adore les insinuations”.

Z – Et tout le monde a éclaté de rire sauf Trevor qui se tenait là, comme ça, fou de rage. C’est là que j’ai compris qu’il était amoureux de ta mère. Il ne supportait pas de la voir s’amuser comme ça avec Hilden.

Y – “Hilden ? Mais c’est absurde”.

Z – disait ta mère.

Y – “Cela aurait été un cas d’inceste. Et de toute façon, ces deux hommes-là en ont seulement après ma pension de vieillesse.”

Z – Non, non... enfin... Ce qui s’est passé c’est que j’ai tracé un cercle autour de Doris, ta mère, dans le sable. Et je l’ai menacée : ‘Si jamais tu oses sortir de ce cercle, tu prendras une raclée’.

Y – a dit Hilden à ta mère...

B – Attends ! Attends ! Une minute ! *Quand* est-ce ça se passe ça ?

Z – Ta mère a neuf ans, on t’a dit. Et au large, près de Negombo, David Grenier est en train de se noyer. Je ne voulais pas qu’elle sorte du cercle.

B – Tu étais amoureux d’une fille de neuf ans ?

Y – Ni Trevor, ni Hilden n’était amoureux de ta mère. Les gens sont toujours comme ça aux mariages, toujours à prétendre qu’ils ont vécu des grandes passions secrètes...

Z – Arrêtez avec ça ! On parle d’avant... Je voulais simplement l’empêcher de s’approcher de l’eau pendant qu’on essayait de secourir David Grenier. Dickie, sa femme, s’était évanouie. Lalla – la mère de ta mère – avait été emportée par le courant et j’étais sur le rivage avec Trevor...

B – Mais enfin... Il me semble que ça fait trois histoires différentes que vous racontez.

X,Y,Z – Non ! Une seule !

Y – Une quand ta mère avait neuf ans. Une autre quand elle en avait soixante-cinq et qu’elle buvait lors du repas de mariage et, évidemment il y a cette période d’amours non partagées dont souffrait Trevor le silencieux qui ne s’est jamais déclaré mais qui se battait avec quiconque, à ses yeux, insultait ta mère, même si elle ne faisait en vérité que s’amuser avec eux...

B – Alors, où est ma grand-mère ?

Z – Quelque part dans l’océan, voyons ! Tandis que Hilden trace ce cercle autour de ta mère...

Y – Et que David Grenier est en train de se noyer et que sa femme – qui va se marier encore trois fois, y compris avec un homme qui est devenu fou – elle est allongée dans le sable, évanouie.

Z – Puis il y a Hilden et Trevor qui essaient de récupérer le corps de David Grenier sans se faire emporter par le courant eux-mêmes.

B – D’accord.

Z - Là-dessus, une heure plus tard ta grand-mère, Lalla, revient et distrait tout le monde avec ses histoires de navires qu'elle aurait croisés au loin et on lui dit que David Grenier est mort. Et que personne ne veut annoncer la nouvelle à sa femme Dickie. Personne ne le pouvait. Et Lalla dit d'accord, elle va le faire, car Dickie est sa sœur. Et alors elle va s'asseoir avec Dickie en lui tenant la main, en attendant que le pauvre chou se réveille. Elle se sent très fatiguée tout d'un coup. Elle déteste faire du mal à quelqu'un. Puis Dickie remue, lève la tête, et regarde autour d'elle.

Y - "Comment va David ? Est-ce qu'il en est sorti ?"

Z - "Fort bien, ma chérie, dit Lalla. "Il est dans la pièce à côté en train de prendre une tasse de thé."

SONG 7 - "La la la Lalla" (Hakola)

On la voyait arriver de loin comme une tempête
Elle buvait comme une éponge, se criblait de dettes
Elle volait des fleurs à l'église et à la terre
des jardins de Colombo, elle volait les meilleures

Et la la la Lalla, savait lire le tonnerre
La la la Lalla, Lalla la grand-mère

Jamais pour rire, ni pour le plaisir
Elle ne jouait aux cartes que pour l'argent
Traitant tout le monde d'escroc, de voleur, et de pire
Elle trichait et mentait comme un arracheur de dents

La la la Lalla, la dame de Ceylan
La la la Lalla, la reine de son temps

Elle pissait en public, épouvantant ses enfants
Elle oubliait son faux sein à Trincomalee
après quelque rendez-vous quelque peu galant
avec un vieux ministre, enfin, selon les bruits

la la la Lalla, à Trincomalee
la la la Lalla, vers la fin de sa vie...

MORT X

Y – La mort de Lalla, la grand-mère

(Un Air de famille)

Z – Vers la fin de sa vie, Lalla cherchait la grande mort. Elle n'avait pas trouvé, sous la feuillée, le serpent géant et le crochet qui caresserait sa cheville comme un souffle. Toute une génération est morte autour d'elle. Des Premiers ministres sont tombés de cheval, une méduse s'est coulée dans la gorge d'un célèbre nageur.

Y – Au cours des années 40 Lalla se dirigeait avec le reste du pays vers l'indépendance et le XXe siècle. Sa liberté avait pris son envol. Ses bras hélaient toujours des voitures inconnues dans l'espoir de se faire déposer au marché Pettah pour échanger les derniers commérages et parier dans les "bucket shops".

Z – Il lui arrivait d'arrêter la voiture pour descendre nager dans la Mahaveli – tranquille dans les courants, portant encore son chapeau – sortir de la rivière, se sécher cinq minutes au soleil et remonter dans la voiture au milieu des yeux choqués, son énorme sac à main – toujours chargé de quatre jeux de cartes et, qui sait, un poisson – à nouveau sur ses genoux.

Y – Elle portait sur elle tout ce dont elle avait vraiment besoin...

Z – Elle adorait le tonnerre. Bruits du ciel et lumière soudaine lui disaient tout, lui permettant de tout risquer parce que...

B – Attends ! Attends ! J'essaye de m'y retrouver... Quand est-ce que tout ça c'est arrivé ?

Z – Les années 40, voyons, on l'a déjà dit...

B – D'accord mais, où ça ?

Y – Mais enfin ! À Ceylan bien sûr. Il s'agit de Lalla, ta grand-mère.

SONG 7 – "La la la Lalla" bis

Elle portait soixante-huit ans et son théâtre sur le dos
Se prévalait du droit divin de marcher sur les eaux
Elle empruntait mille affaires sans jamais rien rendre
Elle avait caché un tueur et fait la guerre à son gendre

La la la Lallah, la la la Lallah,
Dans les bras bleus d'un arbre jacaranda

Sans foyer, cette socialiste lyrique,
la la la Lalla à la fin de sa vie
débarquait avec rien qu'un élan éthylique
la la la Lalla chez n'importe quel ami

Mais sa largesse n'avait pas de concurrent
lorsque Lalla léguait à la fin de sa vie
son corps à six hôpitaux différents
la la la Lalla, la sainte du pays

Z – Au mois d'août, en 1947, elle a fait un petit héritage, appelé son frère Vere, et ils sont partis à Nuwara Eliya sur la motocyclette de Vere. La pension qu'elle avait gérée pendant la guerre était vide alors ils ont acheté à manger et à boire et s'y sont installés pour jouer à la *ajoutha* – un jeu de cartes qui prend au moins huit heures et que les Portugais avait appris aux Cinghalais au XVe siècle pour qu'ils se tiennent tranquilles tandis qu'on envahissait leur pays. Lalla ouvrait les bouteilles de Rocklands Gin et Vere préparait les plats italiens. Elle avait dormi jusqu'à midi et, en début de soirée, ils sont montés à Moon Plains d'où ils ont regardé la sortie du soleil et l'entrée soudaine de la lune à mi-ciel. Lallah, les bras étendus comme un crucifix derrière Vere, le frère de soixante ans. Lallah, la sœur de soixante-huit ans, à jamais la meilleure amie de Vere...

Y – Rentrant, ils ont entendu le tonnerre sauvage. Puis il pleuvait des cordes alors ils sont restés à l'intérieur pour achever la soirée en buvant. Le lendemain la pluie continuait et elle a refusé l'offre de Vere de faire un autre tour en moto car elle savait que la mort s'approchait.

Z – “Je ne peux tout de même pas bousiller ce corps parfait dans un accident, Vere. T'imagines ? La police chercherait mon sein pendant des heures.”

Y – Ah oui ! Lalla était assez fière d'avoir été la première femme à Ceylan à subir une mastectomie, mais le faux sein ne restait jamais longtemps en place...

Z – “Je l'appelle mon Juif errant.”

Y – Oui, bon, eh bien... Il pleuvait. Ils ne sortaient pas. Ils buvaient et ils parlaient comme ils n'avaient jamais parlé de maris, d'amants, d'épouses possibles pour Vere jusqu'à ce que ce dernier gise presque comateux sur le divan aux oiseaux bleus et que Lalla ait envie d'air frais, de faire une promenade – sans moto, sans danger – et qu'elle ait franchi le pas vers la nuit encore obscure de la presque aube et soit emportée aussitôt par les inondations...

Z – Boum !

Y – Elle n'avait pas pris conscience de l'ampleur du désastre à l'extérieur. Le pont de Perediniya, haut de quatorze mètres, s'était fait balayé. Le refuge d'oiseaux terrestre de Galway et le terrain de golf gisaient sous trois mètres d'eau.

Z – Une semaine plus tard, lorsque les eaux se sont retirées, on y a retrouvé des poissons pris dans les filets des courts, *intérieurs*, de badminton.

Y – Lalla n'avait fait qu'un pas hors de sa véranda et elle était aussitôt embarquée par un bras diluvien, son sac s'ouvrant d'un coup, tel un nid

profané, et deux cent huit cartes parties dans l'eau tandis qu'elle était précipitée – toujours bien, toujours ivre – vers le bas de la colline, accrochée pendant quelques instants à la clôture du couvent du Good Shepherd puis emportée vers Nuwara Eliya.

Z – C'était son dernier voyage parfait. Tandis que la lumière du jour montait doucement, elle flottait parmi les branches et les feuilles, glissant devant comme un rondin noir, chaussures et faux sein perdus, confiante toujours qu'elle survivrait à ceci aussi. Elle était libre comme un poisson, se déplaçant à une vitesse qu'elle n'avait pas connue depuis des années. Elle rattrapait des lézards jésus qui courraient sur l'eau. Elle s'était fait entourée par des gobe-mouches à moitié noyés qui criaient leurs *tack tack tack tack* et par des coucous-éperviers et leurs exaspérantes gammes montantes, chevauchant l'air au-dessus de Lalla, désireux de se percher sur elle.

Y – L'eau était déchaînée. Dans le parc, Lalla passait au-dessus du labyrinthe des haies de sapins qui terrifiait ses petits-enfants – le secret du labyrinthe étalé sous ses yeux, nu comme un squelette à présent. Lalla regardait, émerveillée, glissant langoureusement comme cette longue écharpe brune qui se déroulait de son cou, effleurant les branches sans jamais s'accrocher.

Z – Dérivant au ralenti maintenant, elle essayait d'attraper des choses. Une bicyclette l'a heurtée aux genoux. Elle a vu le corps d'un être humain. Elle commençait à voir les chiens noyés de Nuwara Eliya. Des vaches...

Y – Sur les toits, elle a vu des hommes qui pillaient – surpris par l'aurore venue de la montagne qui révélait leur flagrant délit – qui ne se souciaient même pas de son voyage magique, à elle, toujours sereine et détendue, l'alcool faisant toujours son effet.

Z – En bas de la grande-rue de Nuwara Eliya, la terre descend tout à coup et Lalla s'est enfoncée dans des eaux plus profondes devant les maisons "Cranleigh" et "Ferncliff". Des maisons qu'elle connaissait bien, où elle avait joué et disputé des parties de cartes. Les eaux par ici se faisaient plus agitées, la submergeant pour des périodes de plus en plus longues. Elle refaisait surface, suffoquante, avant d'être tirée encore vers le fond comme un appât, tirée au-dessous par quelque chose qui n'était plus du tout bien, plus du tout confortable, et puis il y a eu le grand bleu devant elle, comme une gerbe de blé bleu, comme un grand œil qui la scrutait et elle l'a heurté et elle était morte.

SONG 7 – "La la la Lalla" ter

La la la Lallah, à la fin de sa vie
Prise dans un bras diluvien en folie
La la la Lallah, partie sous la pluie
Morte dans les bras dont elle avait envie

La la la Lallah, La la la Lallah,
a fait le grand saut hors de sa véranda
La la la Lallah, La la la Lallah,
Dans les bras bleus d'un arbre jacaranda

SONG 8 – The Elimination Dance (Ondaatje-traduction Hakola/Villain)

X - Ceux qui se trouveront appartenir aux catégories suivantes sont priés d'arrêter de danser, voire de quitter la salle. Merci.

Those who are allergic to the sea
Y – **Ceux qui sont allergiques à la mer**

Those who have resisted depravity
Z – **Ceux qui ont résisté à la dépravation**

Men who shave off beards in stages, pausing to take photographs
Y – **Les hommes qui se rasent la barbe par étape, s'arrêtant pour prendre des photographies**

Those who (while visiting a foreign country) have lost the end of a Q tip in their ear and have been unable to explain their problem
Z – **Ceux qui (lors d'un voyage à l'étranger) ont perdu le bout d'un coton-tige dans l'oreille et n'ont pas pu expliquer leur problème**

Gentlemen who have placed a microphone beside a naked woman's stomach after lunch and later, after slowing down the sound considerably, have sold these noises on the open market as whale songs
Y – **Les messieurs qui ont placé un micro à côté du ventre d'une femme nue après le déjeuner, et qui ont, plus tard, après avoir considérablement ralenti la bande, vendu ces bruits-là en tant que chants de baleines**

All actors and poets who spit into the first row while they perform
Z – **Tous les acteurs et tous les poètes qui, sur scène, crachent sur le premier rang**

Any person who has had the following dream. You are in a subway station in a major city. At the far end you see a coffee machine. You put in two coins. The Holy Grail drops down. Then blood pours into the chalice

Y – Toute personne qui a fait le rêve suivant : Vous êtes dans une station de métro d'une grande ville. À l'autre bout vous voyez une machine à café. Vous y mettez deux pièces. Le Saint Graal descend et c'est du sang qui se verse dans le calice

Any person who has lost a urine sample in the mail

Z – Toute personne qui a perdu un échantillon de ses urines par la poste

Those who have accidentally stapled themselves

Y – Ceux qui se sont agrafés par mégarde

Anyone who has been penetrated by a mountie

Z – Tous ceux qui ont été pénétrés par un membre de la Police montée

Any university professor who has danced with a life-sized cardboard cut-out of Jean Genet

Y – Tout professeur d'université qui a dansé avec un découpage en carton grandeur nature de Jean Genet

Men who have never touched a whippet

Z – Les hommes qui n'ont jamais touché un lévrier

Women who gave up the accordion because of pinched breasts

Y – Les femmes qui ont laissé tomber l'accordéon pour cause de seins pincés

Those who have so much as contemplated the possibility of creeping up to one's enemy with two Bic lighters, pressing simultaneously the butane switches – one into each nostril – and so gassing him to death

Z – Ceux qui auraient ne serait-ce que songé à s'approcher de leur ennemi à pas de loup, munis de deux briquets Bic et appuyant sur chaque interrupteur de gaz butane – un pour chaque narine – mettant ainsi fin à ses jours

Any lover who has gone to the flower shop on Valentine's Day and asked for clitoris when he meant clematis

Y – Tout amant qui est allé chez le fleuriste un jour de Saint Valentin et qui a demandé des clitorites quand il voulait dire clématites

Those who have used the following techniques of seduction:

– small talk at a falconry convention

- entering a spa town disguised as Ford Maddox Ford
 - making erotic rotations of the pelvis, backstage, during the storm scene of *King Lear*
 - underling suggestive phrases in the prefaces of Joseph Conrad
- Z - Ceux qui ont fait appel aux techniques de séduction suivantes :
- papotage lors d'un meeting de fauconnerie
 - entrer dans une station thermale déguisé en Ford Maddox Ford
 - faire des rotations érotiques du bassin, en coulisse, pendant la scène de la tempête dans *Le Roi Lear*.
- souligner des phrases suggestives dans les préfaces de Joseph Conrad

Any writer who has been photographed for the jacket of a book in one of the following poses: sitting in the back of a 1956 Dodge with two roosters; in a tuxedo with the Sydney Opera House in the distance; studying the vanishing point on a jar of Dutch cleanser; against a gravestone with dramatic back lighting; with a false nose on; in the vicinity of Macchu Pichu; or sitting in a study and looking intensely at one's own book

Y - Tout écrivain qui a été photographié pour une couverture de livre en adoptant une des poses suivantes : assis entre deux coqs sur le siège arrière d'une Dodge de 1956 ; en smoking avec, au fond, l'Opéra de Sydney ; en train d'étudier le point de fuite sur un pot de nettoyant *Dutch* ; appuyé contre une pierre tombale, avec des contre-jours théâtraux ; en portant un faux nez ; aux environs de Machu Pichu ; ou assis dans un bureau en train de scruter intensément son propre livre

Anyone whose knees have been ruined as a result of performing sexual acts in elevators

Z - Quiconque a eu les genoux bousillés après avoir exécuté des actes sexuels dans un ascenseur

Anyone who has testified as a character witness for a dog in a court of law

Y - Quiconque a servi de témoin de moralité pour un chien dans un tribunal

Anyone with pain

Z - Quiconque souffre

fin